

Frankel, Philip. — *An Ordinary Atrocity. Sharpeville and its Massacre*

London, Yale University Press ; Johannesburg, Wits University Press,
2001, 263 p.

Veronica Federico et Lydia S. Liberge Hlakoane



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/4698>

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 469-472

ISBN : 978-2-7132-1823-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Veronica Federico et Lydia S. Liberge Hlakoane, « Frankel, Philip. — *An Ordinary Atrocity. Sharpeville and its Massacre* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 173-174 | 2004, mis en ligne le 08 mars 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/4698>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Frankel, Philip. — *An Ordinary Atrocity. Sharpeville and its Massacre*

London, Yale University Press ; Johannesburg, Wits University Press, 2001, 263 p.

Veronica Federico et Lydia S. Liberge Hlakoane

- 1 Le 21 mars 1960, à Sharpeville, *township* du Triangle de Vaal au sud de Johannesburg, la police tira sur une foule rassemblée à l'appel du *Pan Africanist Congress* (pac) pour obtenir l'abolition des *pass*. On releva officiellement 69 morts, hommes, femmes et enfants et près de 200 blessés. Ce drame fut considéré comme un tournant de l'histoire sud-africaine ayant provoqué des manifestations dans le sud du pays, l'instauration de l'état d'urgence, l'inquiétude du patronat sud-africain, l'indignation des libéraux, des protestations internationales, l'interdiction de l'anc et du pac, leur passage dans la clandestinité et la lutte armée.
- 2 Malgré l'impact du massacre et son poids dans l'histoire nationale, l'historiographie sud-africaine ne compte pas d'ouvrages entièrement consacrés à ce thème : hormis deux travaux universitaires de M. Chaskalson et de I. Jeffrey, les seules publications centrées sur ou mentionnant Sharpeville entre 1960 et 2001 sont celles de R. A. Reeves, l'évêque de Johannesburg qui se porta partie civile devant la commission d'enquête ; de B. Sachs, un critique littéraire qui ne s'étend pas sur la question ; et de H. Tyler, un journaliste ayant assisté aux faits et qui y reproduit son article de 1960. Néanmoins, Sharpeville fut mentionné dans toutes les publications d'histoire générale, et fut plus précisément décrit et analysé dans celles portant sur les mouvements nationalistes africains en particulier par G. Gerhart et T. Lodge. Aussi, le volume de P. Frankel avait-il pour objectif affiché de combler cette lacune historiographique tout en prétendant apporter un regard critique impartial. « Malgré le consensus général sur le fait que cet événement constitue une "ligne de partage des eaux" de l'Afrique du Sud du xx^e siècle, il est quand même extraordinaire qu'on en sache si peu sur les exacts mécanismes » du rapport des forces sur le terrain, explique l'auteur, et il constate que « Sharpeville, en tant qu'événement décisif pour l'histoire, reste largement énigmatique » (pp. 7-8).

- 3 L'auteur, sociologue des armées, veut reconstruire le processus qui a mené au massacre, ses dynamiques et ses effets psychologiques « sur les [policiers], les victimes et leurs descendants » (p. 180). Il se propose aussi, à l'instar de M. Levene, d'utiliser Sharpeville pour visiter « le terrain encore largement inexploré de la sociologie universelle du massacre en tant qu'événement extrême de la lutte entre peuples et gouvernants » (p. 13). Et, de déconstruire la *mythologie* « quasi-impénétrable » (p. 15) et la « martyrologie » (p. 159) qui auraient toujours rendu Sharpeville virtuellement immune d'aucune analyse objective.
- 4 Le livre est organisé en une introduction, un postscript et trois parties : « Ante », « Le massacre » et « Vers la démocratie » : c'est-à-dire un traitement chronologique des prémisses du massacre, de l'événement et de ses conséquences.
- 5 La première partie offre une perspective de type socio-historique du lieu depuis sa création et retrace brièvement l'histoire du pac. À côté de travaux de micro-histoire, dont ceux initiés par le *History Workshop* de l'Université de Witwatersrand où, d'ailleurs, P. Frankel enseigne, ce texte se révèle moins scrupuleux dans la recherche et le traitement critique des sources. Il ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà sur les articulations entre développement économique, idéologie de l'apartheid et politique de discrimination ; il manque de tirer profit de son survol historique de Sharpeville — le « *township* modèle » des autorités, sans activité politique et l'un des premiers à accueillir un poste de police. Son histoire du pac dessine un profil inquiétant de l'organisation mais ne convainc pas. Par exemple, il est probable qu'à Sharpeville même, les militants du pac aient été le plus souvent de jeunes gangsters, mais l'auteur néglige l'analyse politique et idéologique. Et l'accent mis sur le degré d'infiltration de l'organisation par la police et la *Security Police* (services de renseignements) finit de criminaliser et décrédibiliser l'organisation.
- 6 Le cœur du livre est la deuxième partie, dédiée au massacre. Elle s'ouvre sur une évocation de H. Arendt sur la banalité du mal et propose une description de Sharpeville tel qu'il est aujourd'hui. Pourquoi ici a-t-on la nette impression que P. Frankel n'a jamais vraiment visité le *township* qu'au volant de sa voiture ? Il aligne des stéréotypes sur le *township* et ses habitants (pauvres hères qui vagabondent « sans but », « attendant qu'on vienne leur proposer un boulot », frappés par l'ennui et la déprime, un royaume de gangsters, etc.), description qui doit nous préparer rétroactivement aux événements du 21 mars en posant l'association pauvreté/criminalité/violence comme cadre du déroulement des faits. Par une extraordinaire gymnastique de l'esprit, le Sharpeville d'aujourd'hui est censé montrer pourquoi le drame a surgi quarante ans plus tôt...
- 7 La reconstitution historique s'articule en cinq étapes chronologiques (pp. 51-180). L'auteur la complète de quarante et une pages de « sociologie d'un massacre » pour défendre la thèse de la spontanéité des tirs de la police en réponse à des coups de feu tirés depuis la foule. Le chapitre se termine par une réflexion sur l'inévitabilité du massacre. Frankel s'appuie essentiellement sur des témoignages de victimes et de policiers. Il entend restaurer l'humanité des policiers et ce, au détriment de leurs victimes dont il dit qu'elles provoquèrent la peur et la colère de la police par leurs cris, leurs slogans, leurs chants, leurs gestes obscènes (là ce sont les femmes qui sont en particulier accusées de provocations intolérables) et 3 coups de feu. Et pour ce qui est des victimes abattues de dos, donc tandis qu'elles fuyaient, Frankel soutient que cette thèse « manque de prendre en compte l'importante distinction entre les morts et les blessés. Presque tous les morts ont été tués de face. Les soixante-dix pour cent atteints dans le dos étaient des blessés ».

Et il ajoute que « cela ne signifie pas nécessairement de prime abord [...] que la police a pris plaisir en tirant sur les gens qui étaient en train de courir loin du poste de police pour sauver leur vie » (p. 149). Enlevez les martyrs et il ne reste plus de « martyrologie ». Ainsi, l'auteur affirme que « Sharpeville, pour le dire simplement, était le résultat d'une carence de leadership » (p. 172) tant du côté de la police, incapable de gérer la foule et imprégnée de préjugés contre une population noire « tuable », que du côté des organisateurs de la manifestation, incapables de « conduire la foule loin de ce qui, manifestement, était en train de devenir une situation de cataclysme » (p. 173). « Sharpeville peut aussi illustrer les conséquences horribles des ruptures de communications humaines et institutionnelles dans des conditions d'incompréhension politique » (p. 173). Comment se fait-il que Frankel n'ait pas relevé dans les dossiers d'examen *post mortem* conservés aux Archives de la Police — et qu'il dit avoir consultés — que sur 72 dossiers, deux ou trois victimes seulement furent touchées aux jambes alors que les autres furent abattues de dos ou de face — certes — mais touchées à la tête, à la poitrine ou au ventre ? Sans être des experts de la chose militaire, il nous semble pourtant y déceler le comportement de tireurs qui veulent abattre leur cible et non la « décourager ».

- 8 La troisième partie traite des répercussions dans les époques suivantes — dont les insurrections du Vaal en 1983-1984 et jusqu'à la *Truth and Reconciliation Commission*. L'auteur affirme que le massacre ne « figure pas de manière significative dans le vaste panorama des atrocités initiées par l'État et objet des investigations de la commission » (p. 212). Certes, le travail de la trc sur Sharpeville même s'est révélé bien en deçà des attentes, mais la commission situe le 21 mars 1960 comme l'entrée du pays dans une ère nouvelle, celle du plus violent cycle de violences politiques.
- 9 En appendice, on trouve divers documents dont la liste officielle des morts établie par la police. Seule mention des victimes dans cet ouvrage qui, finalement, ne s'y intéresse guère.
- 10 Le 40^e anniversaire du massacre, marqué par un projet de développement local avec notamment la construction d'un mémorial et d'une nouvelle bibliothèque (inaugurés le 21 mars 2002), offrait l'opportunité de revisiter les discours produits sur cet événement. Et élargir la perspective au point de vue des criminels représentait un déficit intellectuel intéressant, mais il a été traité de façon partisane par l'auteur.
- 11 Il est dommage que l'auteur, ayant confronté la version de Reeves (dont il sous-estime l'apport) au rapport du juge Wessels (dont il épuise les ressources sans prise de distance), ne fasse que restituer — tout en la présentant comme nouvelle et créditée d'une caution scientifique — la thèse défendue par les autorités policières et politiques de l'époque, avec l'intention de réhabiliter les forces de l'ordre, dans une logique de raison militaire et stratégique, et, au final, décontextualisée. La nature du conflit échappe à Frankel. Dans sa tentative de faire de Sharpeville l'occasion de produire une théorie sociologique du massacre, les dynamiques qui président à toute forme de violence politique d'État deviennent légitimations.
- 12 Ce travail n'offre guère de sources inédites hormis les souvenirs d'anciens cadres anonymes de la police et dont les transcriptions d'entretiens restent la propriété de l'auteur. Très souvent, nous voilà tenus de croire l'auteur lui aussi sur la base de sa « bonne foi ». Sharpeville reste, pour Philip Frankel, un accident de l'histoire — point que nous ne contestons pas — mais ce livre ne résiste pas à la confrontation des sources et des analyses que l'auteur a négligées. Il finit par trahir les mots d'Helen Suzman qui signe sa

préface et qui, le citant pourtant, retient de Sharpeville la leçon que l'apartheid n'était viable qu'au prix de « l'inacceptable coût humain [causé par des] relations raciales détériorées de façon irréparable » (p. 180). Or, Philip Frankel ne s'intéresse qu'aux processus qui conduisent un *homme ordinaire*, voire raffiné, à se comporter dans certaines situations en véritable barbare. Peut-on réduire Sharpeville à ce questionnement ?

13 L'histoire sud-africaine mérite sans doute mieux.